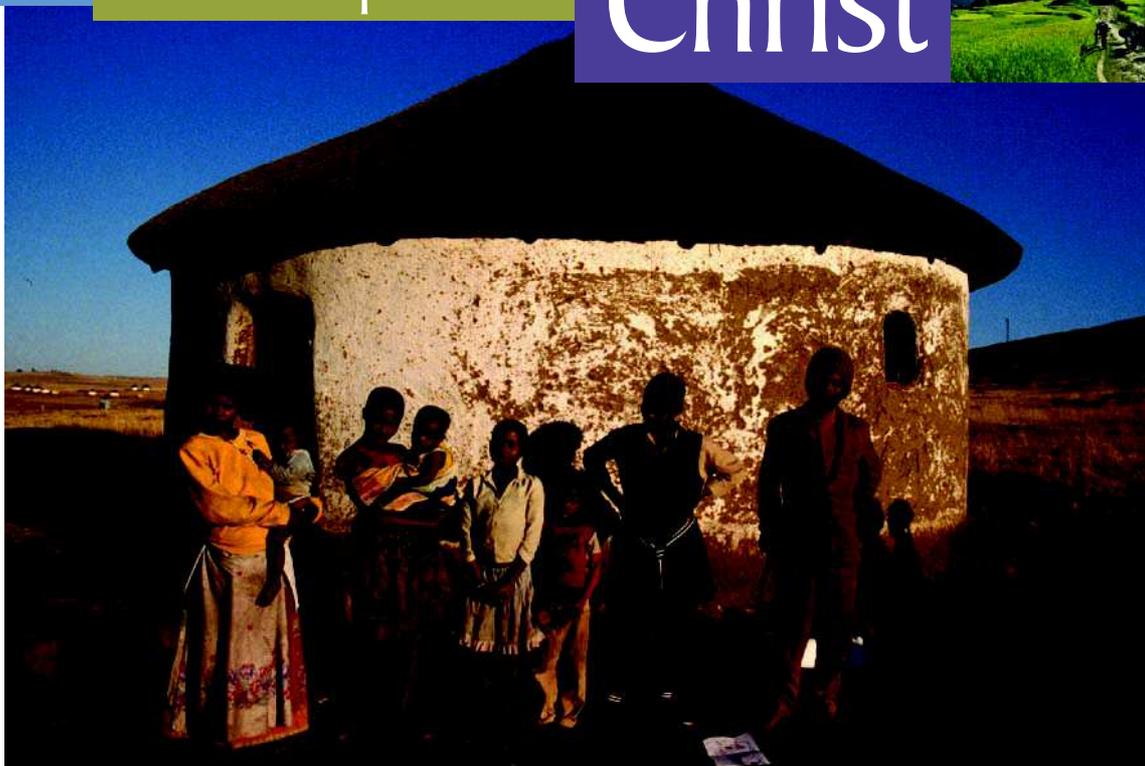


Photo : Pascal Deloche / GODONG



Famille dans le Transkei, Afrique du Sud

DONNER COMME DIEU DONNE UN DON QUI PORTE FRUIT

Geneviève Comeau, théologienne, professeur au Centre Sèvres

Il y a un secret de bonheur à vivre du don de Dieu. Ce secret n'est pas inaccessible, ni réservé à quelques initiés ; il peut être donné à tous, mais n'est pas immédiatement évident, car il suppose une démarche. Il s'agit d'accueillir le don de Dieu et d'en vivre. C'est le cœur de la foi chrétienne : Dieu Se donne Lui-même à l'humanité. Dieu ne nous donne pas seulement un enseignement, des vérités à croire et des commandements à observer ; Dieu ne nous donne pas seulement de bonnes choses pour notre vie. Ce que Dieu nous donne, c'est Lui-même, et l'invitation à entrer dans l'amitié avec Lui et à partager sa vie.

Dieu Se donne à nous dans le quotidien de nos existences et il y a mille et une manières de L'accueillir. Assumer notre propre vie dans la patience, la confiance, l'espérance et vivre une qualité de relation à autrui, sont assurément des manières de L'accueillir. Dans la foi chrétienne, l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont indissociables, à cause de l'Incarnation : Dieu s'est fait homme ; Le servir, c'est servir l'homme. Des gestes concrets de sollicitude, comme nourrir l'affamé, visiter le prisonnier, accueillir l'étranger, gestes dont nous parle la parabole du jugement dernier dans Matthieu 25, mettent l'être humain en relation avec le Christ, le Fils de l'homme caché dans ses rencontres avec les petits et les pauvres.

La discrétion du don de Dieu

Dieu Se cache et Se donne tout à la fois. « *En vérité, Tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël,*

Sauveur » (Isaïe 45, 15). Le « se cacher » de Dieu est la possibilité de réception du don : Dieu se fait discret pour que l'être humain puisse L'accueillir librement.

La tradition de l'Eglise a toujours médité sur cet aspect caché. Par exemple Pascal au XVII^e siècle disait que Dieu se manifeste dans un état intermédiaire entre obscurité et lumière, une semi-obscurité, qui n'impose rien mais respecte la liberté du cœur.

La discrétion divine ouvre un chemin de liberté. Il en est de même dans nos relations interpersonnelles : vouloir se donner soi-même sans ce retrait et cette discrétion, serait de l'ordre de l'illusion, ou pourrait conduire à un étouffement insupportable !

La discrétion de Dieu sauvegarde son mystère. Un mystère n'est pas fait pour être percé à jour, mais pour être habité. A la différence de l'énigme, qui est provisoire et sera résolue un

Dieu se fait discret
pour qu'on puisse
l'accueillir
librement .

jour, le mystère est de l'ordre de l'inépuisable, il est ce qui ouvre la raison humaine à un horizon toujours plus grand.

Dans ses *Lettres de captivité*, le théologien protestant Bonhoeffer a parlé de cette discrétion de Dieu. Il en a même parlé en termes d'abandon : « *L'abandon sur la croix. Sur la croix, Dieu ne s'impose pas, Il laisse l'homme libre ; Il lui fait comprendre qu'Il ne veut pas l'aider par des miracles. Le Christ s'est chargé de nos infirmités et de nos maladies et c'est ainsi qu'Il nous aide* ».

Il ne faut pas se méprendre sur la pensée de Bonhoeffer : ce n'est pas une exaltation de la croix, de la souffrance et de l'impuissance de Dieu. Mais c'est une purification du regard : quelle représentation de Dieu avons-nous ? En quel Dieu croyons-nous ? Le Dieu de la religiosité, dit Bonhoeffer, est un Dieu qui intervient au dernier moment pour tout résoudre, un Dieu bouche-trou à nos problèmes, un Dieu pour des gens qui ne sont pas adultes. Or Bonhoeffer souhaite que les chrétiens se comportent comme des gens adultes dans un monde qui a pris conscience de son autonomie.

Pour Bonhoeffer l'autonomie des réalités terrestres est une bonne chose, voulue par Dieu Lui-même. Le Créateur n'est pas un concurrent de sa création : Il nous veut libres et debout devant Lui. Le Dieu de la Bible est un Dieu pour gens adultes, qui ne nous donne pas des solutions à nos problèmes, mais qui ne nous donne que Lui-même ! Et c'est assez pour nous... Bonhoeffer souhaitait que l'on se tourne vers Dieu non seulement quand ça ne va pas, mais aussi et surtout dans les moments de joie et de plénitude. La croix du Christ est faiblesse et impuissance par rapport à nos rêves de protection. Mais elle est aussi force et Bonhoeffer parlait du Christ comme « *centre de la réalité* ». Le retrait de Dieu est ce qui nous permet de recevoir son don de façon libre et adulte.

Vingt ans après, du côté catholique, le Concile Vatican II développera lui aussi l'idée de l'autonomie des réalités terrestres : « *Les choses créées et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une*

telle exigence d'autonomie est pleinement légitime : non seulement elle est revendiquée par les hommes de notre temps, mais elle correspond à la volonté du Créateur »*.

La fécondité du don de Dieu

Nous avons parfois l'image d'un Dieu qui ne nous donne que pour nous obliger à rendre, un Dieu qui ne nous veut pas libres et adultes. Faut-il rendre à Dieu le don qu'Il nous fait ?

Dans certains types de relations, on se précipite pour rendre ce qu'on a reçu (une invitation par exemple), de manière à « être quitte ». C'est le modèle marchand de l'équivalence. Or le don de Dieu ne relève pas de la logique de l'équivalence mais de celle de la surabondance. Sur la croix, le don de Dieu en Jésus Christ est gratuit mais d'une grâce qui coûte, disait Bonhoeffer, non d'une grâce bon marché...

La vie est un don et non un dû. Reçue, on ne la doit pas, mais elle continue à se donner par nous. Il ne s'agit pas de rendre ce qu'on a reçu, mais de le faire fructifier pour soi-même et pour d'autres et d'en faire ainsi une histoire nouvelle. C'est sur cette piste que nous met la parabole évangélique des talents (cf. *Matthieu 25, 14-30*). Un des trois serviteurs est dans l'attitude de celui qui veut rendre pour être quitte : pris de peur, il enfouit le talent dans la terre, puis le rend, intact, au maître en lui disant : « *Le voici, tu as ton bien* ». Les deux autres serviteurs, au contraire, prennent des risques et font fructifier ce qu'ils ont reçu. Sans doute est-ce une illustration de la parole énigmatique de Jésus : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra, celui qui dans la confiance accepte de la perdre la sauvera.* »

On peut méditer sur la variante que Maurice Bellet imagine à la parabole des talents : un serviteur a perdu ce qu'il a reçu car il l'a risqué dans un long voyage en mer, espérant commercer au loin et rapporter des trésors ; mais voilà que le navire a sombré et que le serviteur se présente les mains vides devant le maître... qui lui dit : « *Ne te désespère pas d'avoir perdu mon bien pour avoir trop désiré le faire fructifier ; tu auras, serviteur audacieux, une autre chance pour un autre voyage* ».

Cette parabole nous parle de la fécondité du don : le maître s'intéresse à ce que les serviteurs font des talents reçus. D'où la question : le don de Dieu est-il un don sans retour ? Un don sans retour est-il possible et même souhaitable ? Tout dépend de ce que l'on entend par « sans retour ». Dans la foi chrétienne, le don de Dieu n'est pas un don unilatéral où le destinataire n'aurait pas sa place.

Cela rejoint le questionnement de plusieurs philosophes et anthropologues qui réfléchissent aujourd'hui, à la suite de Marcel Mauss, à la

* *L'Église dans le monde de ce temps*, n° 36

Les chrétiens appelés à être des gens adultes dans un monde qui a pris conscience de son autonomie.

Il ne s'agit pas de rendre ce qu'on a reçu, mais de le faire fructifier et d'en faire ainsi une histoire nouvelle.

FOCUS



© : DR

Pour aller plus loin

Dietrich Bonhoeffer, théologien allemand du XX^e siècle, engagé dans la résistance contre Hitler, fut exécuté par le régime nazi en 1945. On peut lire ses *Lettres de captivité*, publiées sous le titre **Résistance et soumission** (Labor et Fides, 2006). Il y exprime sa confiance en Jésus Christ, Seigneur de l'histoire, qui invite les hommes à vivre de manière adulte devant Dieu.



Donner, c'est prendre et assumer le risque de la relation.

place du don dans une vie humaine. Certains, comme Jacques Godbout⁽¹⁾, dénoncent les effets pervers d'un don qui se voudrait sans retour. Un tel don serait une négation de celui qui reçoit, car il dénierait à l'autre sa capacité d'entrer dans la danse et de donner à son tour. Le don véritablement humain se soucie d'autrui et reconnaît l'autre dans sa capacité de donner.

La surabondance du don

Dieu a le désir que son don soit reçu et porte fruit en nous. Mais que se passe-t-il quand ce n'est pas le cas ? La parabole du semeur (cf. Marc 4) nous révèle que Dieu sème sa Parole sur tous les terrains, dans une surabondance et une mesure infinies. Cela pourra conduire le Christ jusqu'à la croix, où il semble que Dieu Se livre Lui-même en pure perte.

Le théologien Urs von Balthasar peut nous aider à méditer sur ce don de Dieu en pure perte. Balthasar part de l'hymne de Philippiens 2, où le Christ, se dépouillant, revêt la forme d'esclave, c'est-à-dire l'absence de forme, pour se laisser former, façonner par Dieu. Le Christ se donne lui-même, se livre lui-même, à tel point que la parole devient silence au moment de la Passion. Balthasar développe aussi la métaphore du « gaspillage » qui est une forme de surabondance : l'existence de Jésus a quelque chose du gaspillage qui traverse, comme un leitmotiv, tant de ses paraboles : gaspillage de la semence dispensée avec insouciance, qui tombe sur le chemin, sur la pierre, dans les épines et seulement pour une petite part dans la bonne terre (Mt 13,4s) ; du champ où on laisse pousser l'ivraie (Mt 13,24s) ; des ouvriers non embauchés (Mt 20,1s) ; du festin préparé et dédaigné (Mt 22,1s). Le même gaspillage éclate dans les miracles de la multiplication des pains et de l'eau changée en vin. Le terme de



Photo : Michel Gounot / GODONG

Travaux des champs dans la région des Annapurnas, Gandaki, Népal

« gaspillage » n'est pas ici péjoratif, mais signifie la largesse du don de Dieu, au-delà de toute mesure humaine.

La surabondance du don de Dieu est liée à la confiance qu'il nous fait et à la confiance qu'il nous invite à vivre. Le semeur sème largement, sans savoir ce que deviendra le grain jeté en terre. En nous donnant son Fils, Dieu a pris et assumé le risque de la relation. Le Christ poursuit sa mission, qui semble un échec à vues humaines. De même, nous sommes invités à donner à notre tour, dans la confiance ; ce que deviendra notre don ne nous appartient pas ; mais notre tâche est de faire fructifier ce que nous recevons, de manière à faire entrer peu à peu l'humanité dans ce mouvement de don qui porte fruit. ■

Le semeur sème largement, sans savoir ce que deviendra le grain jeté en terre.

1. J. Godbout, *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Seuil, 2007, p.366

Donner au CCFD : le pot commun



FOCUS

Invités à donner dans la confiance, nous ne savons pas toujours ce que devient précisément notre don. Il est pris dans le « pot commun ». Ce n'est pas une déresponsabilisation du donateur. Pour réfléchir à cette question, nous pouvons nous inspirer du philosophe Paul Ricœur. Dans un premier temps, dit-il, on pourrait opposer les relations directes, interpersonnelles et celles qui passent par la médiation du droit, de l'administration, des relations internationales, etc. Soit on favorise les relations interpersonnelles, soit on est attentif à la voie « longue » des

institutions. Or c'est une fausse opposition, dit Ricœur. Les relations interpersonnelles, où, par exemple, on va donner de l'argent directement à telle association montée par telle personne de notre entourage, ne sont pas le lieu d'une charité plus assurée. La charité est cachée aussi dans l'humble service des postes, de la sécurité sociale, etc., dit Ricœur. Écoutons-le : « Nous croyions avoir exercé cet amour immédiat dans les relations " courtes " d'homme à homme et notre charité n'était souvent qu'exhibitionnisme ; et nous croyions n'avoir atteint personne dans les relations

" longues " du travail, de la politique, etc., et peut-être ici aussi nous faisons-nous illusion »*. La charité s'exerce aussi à travers ce que Ricœur appelle les « relations longues », les médiations nécessaires à toute vie ensemble ; nous avons peut-être l'impression de le toucher du doigt de façon moins évidente... L'anonymat de ces « relations longues », où l'on fait confiance à des structures, nous renvoie au mystère de la parabole du Jugement dernier, où seul le Fils de l'homme sait reconnaître ce que chacun a fait de bon et de vrai.

*Vérité et histoire, Seuil, 1955, p.111